

L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française

Sara Buekens



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1299>

DOI: 10.4000/elfe.1299

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Ce document vous est offert par Ghent University Library



Référence électronique

Sara Buekens, « L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 8 | 2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 13 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1299> ; DOI : 10.4000/elfe.1299

Ce document a été généré automatiquement le 13 septembre 2019.



La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française

Sara Buekens

- ¹ « *Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi* » (« Toi, Tityre, couché sous le vaste feuillage de ce hêtre ») est l'incipit célèbre de la première églogue des *Bucoliques* de Virgile, dans lesquelles des bergers chantent la beauté de la forêt. Accompagnés par leurs chèvres et leurs moutons, ils y mènent une vie paisible en harmonie avec une nature pastorale souvent associée à l'amour. Lorsqu'aujourd'hui, 2000 ans après les boutades de Mélébée, on aborde la question du monde naturel, c'est surtout pour montrer comment des catastrophes écologiques dégradent notre planète et pour souligner que la défense de la nature fait partie de nos responsabilités envers les générations à venir. Maintenant que le discours environnemental est omniprésent dans les médias, nous observons aussi la place toujours grandissante que les problématiques liées à la nature occupent dans la littérature des dernières décennies. Un grand nombre de romans contemporains mettent en scène des personnages qui sont à la recherche d'une expérience de la nature en solitaire, comme *Into the wild* de Jon Krakauer (1996) et *Dans les forêts de Sibérie* de Sylvain Tesson (2011), dont les adaptations cinématographiques ont connu un grand succès. Pensons aussi à *Continuer* de Laurent Mauvignier et *Le Grand Jeu* de Céline Minard, deux romans parus en 2016 dans lesquels les protagonistes tournent le dos au capitalisme et à la société de consommation et choisissent de vivre, fût-ce temporairement, dans une nature vierge. D'autres auteurs abordent de façon plus explicite les atteintes que le progrès et l'industrialisation portent à l'environnement : c'est le cas pour Alice Ferney, qui, dans *Le règne du vivant* (2014), se sert d'un discours activiste pour glorifier Paul Watson, un militant écologiste canadien qui lutte contre la chasse aux baleines dans les eaux internationales :

J'ai vu la violence de l'homme industriel se jeter sur la richesse des mers, ses mains de fer mettre à mort les plus gros, les plus rapides, les plus formidables prédateurs. J'ai vu les grands chaluts ramasser en aveugle une faune inconnue. J'ai su de quoi les humains sont capables. J'ai redouté ce qu'ils font quand ils se savent invisibles, en haute mer, sur la banquise, dans le face-à-face sans mot avec les bêtes à leur merci. J'ai combattu l'horreur : les tueries, les mutilations, les dépeçages,

l'entassement des cadavres. J'ai vu mourir noyées dans leur sang des baleines qui criaient comme des femmes. [...] Nous leur devons une protection. [...] Quel usage faisons-nous du monde ?¹

- 2 Dans *L'Homme des haies* (2012), Jean-Loup Trassard met en scène un narrateur paysan qui, afin de ne pas perdre le contact physique et la complicité avec le monde naturel, continue à respecter les pratiques agricoles traditionnelles, tandis qu'autour de lui la mécanisation de l'agriculture perturbe profondément la relation entre l'homme et la nature. Le procédé du monologue permet au narrateur Vincent Loiseau de s'adresser directement aux lecteurs, auxquels il exprime souvent son indignation face au déclin du mode de vie paysan traditionnel et qu'il met en garde contre les menaces pour le monde naturel, comme la disparition d'un grand nombre d'espèces animales :

Maintenant, de la graine, il n'en est plus fait, il n'y a guère de lièvre non plus ! C'est trop chassé. Les cultures ont changé, le maïs qui est semé de plus en plus n'est pas du tout bon pour le lièvre, il ne se coule point là-dedans !²

C'est là que je voyais des écrevisses, oui, des belles [...]. Mais il n'y en a plus, à remonter le ruisseau si j'en trouve une ou deux petites c'est bien tout. [...] d'après le journal, j'ai lu ça d'un coup, ce serait les produits qu'on sème, nous, les fermiers, qui s'en vont dans l'eau.³

Certains modes de production disparaissent parce qu'ils ne sont pas suffisamment rentables, le remembrement agraire des années soixante a fait disparaître les éléments typiques du paysage rural. Et, comme le montre le narrateur, avec ces pratiques agricoles traditionnelles a également disparu l'intimité que le paysan entretenait avec le monde naturel.

- 3 Dans *Naissance d'un pont* (2010), Maylis de Kerangal renverse les codes du genre épique pour montrer comment la construction du nouveau pont entraîne la destruction de la forêt dans laquelle des Indiens mènent encore une vie respectueuse de la nature. L'appât du gain des hommes d'affaires qui dirigent des travaux d'aménagement constitue un contraste criard avec le projet qui anime habituellement le héros classique. Dans cette épopée moderne, pleine d'ironie du sort, le sacrifice de la forêt est nécessaire pour convertir la ville à l'éthanol et en faire « l'avant-garde des enjeux écologiques mondiaux. Coca ville verte »⁴. Pour souligner l'hypocrisie d'une telle entreprise, qui dans ce cas cache la mégalomanie de l'homme occidental, Kerangal n'hésite pas à décrire en détail la pollution liée aux travaux :

les nuisances inhérentes à de tels travaux – évents de perspectives aimées, poussière, bruit, pollutions hétérogènes [...]. Les percussions des bulldozers fusionnèrent avec les chocs et martèlements naturels de la cité, avec les fumées des moteurs de bagnoles et les rafales de poussière. Un nuage de pollution jaune citron plana bientôt sur la ville.⁵

Ecocriticism vs. écopoétique

- 4 On observe donc aujourd'hui, dans un monde où la nature est de plus en plus menacée, un intérêt renouvelé pour le monde concret. Tous les romanciers que l'on vient d'énumérer affichent leur sympathie pour ceux qui vivent des expériences authentiques dans la nature – que les problèmes écologiques risquent de rendre bientôt impossibles. Cette génération d'auteurs est revenue des jeux intellectuels du postmodernisme, leurs romans et récits témoignent d'un intérêt pour la nature concrète, voire, dans le cas d'Alice Ferney, d'un engagement environnemental. Néanmoins, *Le Règne du vivant* a pendant longtemps été le seul roman français où le souci de la protection de l'environnement

s'exprime de façon militante, contrairement à la littérature anglo-saxonne, où le discours littéraire comporte plus fréquemment un engagement écologique explicite. La littérature française tient en général très fort à distance tout militantisme explicite. L'attitude de la France face à l'écologie a toujours été ambiguë, comme le montre Michael Bess, qui dans *La France vert clair*⁶ offre un panorama des initiatives et des pensées caractérisant le mouvement écologique français dès les années 1960.

- 5 Suite à ce tournant récent, l'on voit apparaître dans le monde académique un intérêt toujours grandissant pour cette littérature contemporaine qui nous aide à repenser notre relation à la nature. Depuis 30 ans s'est développée dans le monde anglo-saxon une discipline qui étudie la littérature dans ses rapports avec l'environnement naturel : l'*ecocriticism*. Or, cette approche théorique permet difficilement d'étudier la spécificité de la littérature française pour plusieurs raisons⁷ : l'histoire du rapport à la nature est fondamentalement différente en Amérique, l'identité américaine étant indissociable de la *wilderness* et de ses grands parcs nationaux. Lorsque les théoriciens de l'*ecocriticism* renvoient à la nature, c'est dans la plupart des cas à une nature sauvage et vierge qu'ils se réfèrent – une réalité inexistante dans le pays essentiellement rural que la France a longtemps été. Si des chercheurs comme Timothy Morton⁸ questionnent la légitimité du terme « nature », de plus en plus inséparable de « culture », la question ne se pose pas pour les auteurs français. Ainsi, Jean-Marie Gustave Le Clézio a récemment avoué dans un entretien qu'il regrette le manque d'arbres et de jardins à Paris, contrairement à Aix-en-Provence, où cette « nature »⁹ est bien toujours présente au sein du milieu urbain. Pour Pierre Gascar, les arbres dans un jardin, même entourés de l'air pollué d'une grande ville, constituent en plein un élément de nature et permettent à l'homme industrialisé de « reconquérir le monde naturel en voie de disparition »¹⁰ :

Au progrès de la ville et de l'industrie, à l'effacement de la nature, à la détérioration du paysage, à la réduction des forêts, à la mort des sources, l'homme d'aujourd'hui apporte un démenti [...]. Le jardin [est] [...] un lieu qui, réellement, [...] nie l'extérieur sous son aspect présent et recrée la réalité originelle. [...] Il est une œuvre de foi, et le plus modeste des jardiniers fait, à lui seul, exister la nature aussi pleinement, aussi souverainement que le croyant le plus humble fait, à lui seul, exister Dieu.¹¹

Et même si l'expérience de la nature se limite pour les personnages trassardiens au mode de vie paysan, à la campagne et donc à une nature fortement manipulée par l'homme, cet environnement que l'*ecocriticism* considère comme « artificiel » au lieu de naturel (car pas « vierge ») n'empêche pas l'homme d'éprouver une véritable communion avec les animaux et végétaux et de développer une sensibilité écologique.

- 6 L'approche de l'écocritique est donc fortement liée à l'identité et à l'idéologie américaines et se penche principalement sur la littérature du monde anglo-saxon. Les grands textes de référence, aussi bien des pères fondateurs de la tradition littéraire de la *nature writing* que des théoriciens de l'*ecocriticism*, ne sont guère connus en France ni traduits en français. Un des premiers théoriciens, Lawrence Buell, a établi les critères pour définir la littérature « environnementale »¹² : l'homme a une responsabilité éthique envers l'environnement non humain, qui est conçu comme un processus et une présence dont l'histoire influence celle de l'homme. On peut constater que dans l'*ecocriticism* conçu par Buell, l'écriture environnementale se définit essentiellement selon des critères éthiques et thématiques au détriment des critères esthétiques.
- 7 Jusqu'à récemment, il n'y avait pas d'équivalent dans les départements de lettres en France, où la littérature est essentiellement étudiée dans son rapport avec la dimension

sociale ou historique, et où l'on a consacré peu d'attention à la littérature d'inspiration écologique. Pour combler cette lacune dans l'étude de la littérature française s'est développée dans le monde académique français et francophone une nouvelle discipline, l'écopoétique, qui étudie la littérature française dans son rapport avec l'environnement. Loin d'adhérer au militantisme de l'*ecocriticism* américaine, le projet de l'écopoétique reste avant tout littéraire et vise à interroger les formes poétiques par lesquelles les auteurs font parler le monde végétal et animal. Ainsi, l'approche écopoéticienne permet de rendre visible l'actualité des questions d'écologie dans la littérature française en mettant moins l'accent sur l'engagement et plus sur les questions de forme et d'écriture - on sait l'importance que l'université et la critique françaises accordent aux critères stylistiques pour l'évaluation et la canonisation de la littérature.

- 8 Néanmoins, il faut noter que les deux disciplines, aussi bien l'*ecocriticism* que l'écopoétique, regroupent chacune un continuum d'approches très diverses, prenant en considération aussi bien une littérature post-apocalyptique que des réflexions philosophiques sur le rapport entre l'*oïkos* et les règnes animal et végétal. Il est d'ailleurs impossible d'établir une distinction nette entre les formes françaises et francophones de l'« écocritique » et l'écopoétique, ces deux approches s'intéressant au même corpus et présentant des champs de recherche qui se chevauchent et s'influencent mutuellement¹³.
- 9 De plus, des acquis importants de la géocritique et de la géopoétique ont marqué la réflexion en France. La géocritique, avec Westphal comme un des chercheurs les plus importants, étudie à partir de représentations littéraires et d'une approche intertextuelle le rapport entre les espaces réels, vécus et les espaces imaginaires ou imaginés, ce qui permet d'analyser dans quelle mesure la littérature propose une nouvelle lecture du monde. Kenneth White, le fondateur de l'*International Institute of Geopoetics* en 1989, a développé la géopoétique, une approche qui met l'accent sur la façon dont l'homme établit une relation avec l'espace à travers ses pensées, ses émotions et ses expériences sensorielles. Essentiellement interdisciplinaire, son champ de recherches ne se limite pas à la littérature. Les acquis de la géocritique et de la géopoétique sont importants pour l'analyse du rapport, dans la fiction, entre l'homme et la planète. Or, si ces disciplines se penchent sur la carte et le paysage, elles ne prennent guère en considération les menaces qui pèsent sur l'environnement.

Les enjeux éthiques

- 10 L'écopoétique permet d'étudier la façon dont les auteurs présentent la nature et les problèmes écologiques et comment les œuvres font apparaître les règnes animal, végétal et minéral. Un vaste corpus de romans et récits font état de la relation souvent perturbée entre l'humain et le non-humain dans des environnements très variés : naturels, urbains, industriels, apocalyptiques, au niveau régional, national ou global. De nombreux textes littéraires représentent le rapport paradoxal entre le bonheur qu'apporte la nature, souvent un lieu de détente pour l'homme moderne, et les menaces provoquées par le progrès et l'industrialisation. Une des questions qui se pose est de savoir quel type de valeur les auteurs accordent au monde naturel : prennent-ils en considération la nature pour elle-même ou adhèrent-ils plutôt à une écologie sentimentale ? Pensons par exemple dans ce dernier cas à Julien Gracq, dont la sensibilité environnementale est d'abord esthétique :

De plus en plus nettement, avec la prolifération des résidences isolées périphériques, la notion de cité s'efface au profit de l'image d'une vague densification humaine cancéreuse, qui ensemence loin autour d'elle le tissu naturel de ses métastases et de ses ganglions. Des zones entières maintenant de l'ancienne campagne – et étendues – font songer à un chaos où on aurait brassé et secoué pêle-mêle les éléments urbains et ceux de la verdure circonvoisine, et où le tout serait resté à l'état d'émulsion mal liée, sans qu'aucune décantation, aucune stratification nette paraisse se faire. Mais laissons là ces ruminations écologiques.¹⁴

Voilà en quoi consistent pour Gracq les problèmes écologiques : il dénonce la laideur des paysages qui manquent d'uniformité par la coexistence d'éléments culturels, c'est-à-dire urbains ou industriels, et naturels ou campagnards. Les positions de l'auteur s'expliquent par sa formation : l'appréciation des paysages dépend du plaisir qu'ils offrent à l'œil du géographe. Gracq défend donc les espaces qui sont « beaux » à voir : bien structurés, harmonieux dans la forme et les couleurs, d'un matériau géologiquement intéressant. Cette position incite certains chercheurs comme Walter Wagner à ranger Gracq parmi les « écologistes romantiques »¹⁵.

- 11 Mais il y a aussi les auteurs qui, conformément à l'éthique de la terre d'Aldo Leopold, refusent une vision purement utilitaire ou esthétique et prennent en considération des éléments naturels « inesthétiques » selon les canons conventionnels de la beauté. Un de ces auteurs est Pierre Gascar, pour qui la disparition de végétaux comme les lichens, le nostoc et les mauvaises herbes, pour insignifiants et inutiles qu'ils soient, est encore plus inquiétante que la mort des fleurs, « car l'existence de ces dernières pouvait nous sembler hypothéquée par leur pouvoir florifère, par leur beauté, qui rendait déplacée, insolite, leur présence au milieu des cultures, alors que ces herbes grossières, solides, insensibles aux excès des saisons, faisaient partie de la natte permanente du sol »¹⁶.

Les enjeux esthétiques

- 12 Outre ces enjeux éthiques, il est intéressant de voir par quelles formes d'écriture les auteurs décrivent le monde naturel et d'examiner les fonctions et les effets des stratégies rhétoriques et des figures de style dont les auteurs se servent pour problématiser l'environnement. Cette approche permet de décrire les choix esthétiques qui accompagnent leurs prises de position écologiques et de voir comment les œuvres de fiction mettent en place une véritable argumentation. Proposant une perspective attentive aux techniques littéraires qui invitent le lecteur à l'adhésion, l'écopoétique met l'accent sur le travail de l'écriture : il s'agit d'analyser par exemple la signification des métaphores et la façon dont celles-ci ajoutent un sens supplémentaire aux descriptions du monde naturel ; de voir comment les auteurs expriment le rapport entre l'homme et l'environnement par le biais des procédés d'anthropomorphisme, de personnification et de zoomorphisme. Très souvent, ces procédés permettent de donner une voix au monde aussi bien animal que végétal et d'interroger la place de l'homme dans les écosystèmes :

Dans le bâtiment F (Engraissement), le Boiteux regarde mourir son voisin de case. [...] Le Boiteux s'est couché en face du mourant, qui a cessé de se torturer de douleur. Il ne crie plus, il pleure. Alors le Boiteux fait ce geste, de lui tenir la tête entre ses pattes avant. Ce n'est pas un geste réservé à l'humanité, il y a toujours un porc qui console les autres au fond d'une salle, il suffit d'attendre pour le surprendre, ce geste que font les gens partout où la vie cogne, d'attirer contre soi celui qui a mal, ferme les yeux, pars tranquille, nous sommes tous dans le même couloir.¹⁷

Dans ce passage de *180 jours*, Isabelle Sorente utilise le procédé de l'anthropomorphisme pour questionner l'abîme général qui sépare les hommes et les animaux, et amène ainsi le lecteur à se demander dans quelle mesure la douleur animale serait plus justifiée que la douleur humaine.

- 13 Parfois, l'ironie permet à l'écrivain de changer la signification apparente de son discours pour dénoncer la situation politique ou économique actuelle ou pour souligner la gravité des problèmes environnementaux. Dans *Naissance d'un pont*, les noms des héros responsables de la construction du pont renvoient justement aux fondateurs de la tradition littéraire de la *nature writing* américaine : Katherine Thoreau et Ralph Waldo réferent respectivement à Henri David Thoreau et Ralph Waldo Emerson. Par ce détour ironique, ces penseurs transcendentalistes qui ont toujours milité pour une préservation du monde naturel deviennent responsables de la destruction de la forêt indienne. Jouant ainsi avec les conventions de l'épopée, Maylis de Kerangal ridiculise le désir d'expansion des grandes villes et affiche sa sympathie pour ceux qui mènent encore une vie « en harmonie » avec la nature.

L'histoire de la littérature

- 14 Ci-dessus, nous avons posé que la littérature contemporaine présente un intérêt renouvelé pour la nature concrète. « Renouvelé », car on ne saurait oublier que les préoccupations écologiques ne datent pas d'hier, et qu'un grand nombre d'auteurs ont contribué à la création d'un discours environnemental littéraire au cours du xx^e siècle. Ainsi, l'écopoétique permet de rendre visible l'actualité des questions d'écologie de certains auteurs français – comme Jean-Marie Gustave Le Clézio, Julien Gracq, Pierre Gascar, ... – qui ont écrit à un moment où les problèmes environnementaux ne faisaient point encore partie des préoccupations quotidiennes. Certaines œuvres sont aujourd'hui encore connues du grand public, comme *Les Racines du ciel* de Romain Gary, qu'on présente toujours comme « le premier roman écologique »¹⁸ de la littérature française. Mais on oublie trop souvent que d'autres auteurs, comme Jean-Loup Trassard ou même Nicolas Bouvier, ont également exprimé leur attachement au monde naturel et/ou ont rendu visibles dans leurs romans et récits les problèmes environnementaux de leurs temps. Ces auteurs n'ont guère été étudiés dans cette perspective, et maintenant que l'écopoétique propose des outils pour se pencher sur la littérature française dans son rapport avec la nature, l'environnement et l'écologie, un retour sur leur œuvre s'impose.
- 15 En outre, il existe des auteurs dont l'œuvre est tout à fait tombée dans l'oubli. Gascar fait partie de ces auteurs qui dans leurs romans se sont tournés vers l'expérience sensible du monde et se sont intéressés aux questions environnementales, à une époque où la critique affectionnait le Nouveau Roman et la Nouvelle Critique. Oublié par les théoriciens de la littérature, ce romancier, journaliste et nouvelliste, s'est pourtant vu décerner un grand nombre de prix littéraires, parmi lesquels le prix Goncourt, qu'il a reçu en 1953 pour *Les Bêtes* suivi de *Le Temps des morts* et le grand prix de l'Académie française en 1969. L'écopoétique permet donc de revenir sur des auteurs oubliés ou pas encore étudiés sous cet angle, qui marquent un intérêt particulier pour l'extérieur et s'efforcent de saisir le monde dans toute sa matérialité.

L'« effet de réel » qui en résulte pousse le lecteur à s'interroger sur le rôle des textes, des codes et des signes dans la société et, dans le cas des slogans idéologiques, des affiches et des magazines, à une réflexion sur la puissance et la vulnérabilité du texte écrit.

- 19 Or, à partir des années 1970, Le Clézio décrit comment, grâce à la rencontre des sociétés amérindiennes, il a découvert d'autres modes de vie, plus respectueux et proches de la nature et a vécu une véritable prise de conscience écologique.

À cette époque, je ne me souciais pas d'écologie, et je ne connaissais presque rien du passé amérindien de l'Amérique [...]. C'est la rencontre avec les Emberas, sur le río Tuquesa, qui me donna cette libération. [...] Petit à petit [...] je suis parvenu à l'orée d'un monde complètement opposé à tout ce que j'avais connu jusqu'alors. Séjour après séjour (de six à huit mois chaque année durant la saison des pluies, parce qu'à ce moment-là les gens se reposaient et que je pouvais voyager sur les fleuves en crue), j'appris une nouvelle façon de voir, de sentir, de parler.²²

- 20 Loin de se penser maître de son environnement naturel, l'homme amérindien vit selon Le Clézio en contact direct avec la nature. L'énergie n'est plus une source de chaos dans un espace artificiel, mais un système dynamique à travers lequel l'homme amérindien se sent lié aux arbres, plantes, pierres et animaux. Cette position biocentrique, qui n'est pas sans rappeler la « fontaine d'énergie »²³ d'Aldo Leopold, incite Le Clézio à adopter une écriture plus lyrique qui représente cette relation harmonieuse entre l'homme et la nature.

- 21 On peut également repérer dans l'œuvre de Pierre Gascar²⁴ une évolution stylistique qui est liée à une prise de conscience grandissante de la problématique environnementale. Tandis que ses premières romans et récits abondent en métaphores, comparaisons, associations poétiques, références mythologiques et descriptions lyriques exploitant l'anthropomorphisme, destinées à prêter à la nature un caractère fantastique et à évoquer l'expérience de guerre de l'auteur, ses dernières œuvres se caractérisent par un dépouillement stylistique fondamental. Ce n'est plus la guerre, mais le monde naturel qui est au centre de l'intérêt, et en particulier les dangers auxquels est exposée la nature : la pollution des eaux et de l'air, la transformation des paysages, la disparition d'espèces végétales et animales, la menace nucléaire... Afin de rendre compte de cette problématique, Gascar écarte au fur et à mesure tous les procédés esthétisants qui engendrent un effet de déréalisation et intègre de plus en plus de données provenant des sciences naturelles dans ses descriptions des règnes animal et végétal. L'auteur privilégie un style réaliste, entièrement tourné vers le concret, pour rendre présent le monde naturel et pour problématiser notre rapport à l'environnement.

- 22 Notons que Gascar pratique ici un procédé littéraire toujours actuel et de plus en plus répandu : on observe dans les œuvres « environnementales » de l'extrême contemporain de nombreuses références aux sciences naturelles, qui permettent de décrire les problèmes écologiques dans un discours largement accepté comme incontestable et « objectif », même à l'intérieur d'une œuvre d'art. Ainsi, il est assez frappant qu'Alice Ferney, dans *Le Règne du vivant*²⁵, aussi bien qu'Aurélien Bellanger, dans *L'Aménagement du territoire*²⁶, utilisent le terme « anthropocène » pour montrer que les activités humaines ont actuellement un impact significatif sur l'équilibre de l'écosystème terrestre. Encore dans *L'Aménagement du territoire*, un des personnages du roman, Dominique, souligne, comme les géologues, le caractère restreint de la part de la planète habitable pour l'homme et réfère ainsi à la « zone critique », une partie de la planète qui s'étend verticalement du sommet de la basse atmosphère jusqu'aux roches stériles dans le sol²⁷. Dans *Autour du monde*, Laurent Mauvignier cède la parole à un sismologue pour expliquer

de façon simplifiée, comme il le ferait dans un manuel de vulgarisation, aux autres personnages, et dès lors au lecteur, comment s'est produite la catastrophe de Fukushima²⁸.

- 23 Sans vouloir réécrire l'histoire de la littérature française, l'approche écopoéticienne permet donc de voir comment la problématique environnementale peut nous apporter des vues nouvelles sur les mutations caractérisant la littérature entre 1945 et 2015. Étant donné que les manuels et les histoires de la littérature du ^{xx}e et du ^{xxi}e siècle ont prêté peu d'attention à ce courant de littérature d'imagination ancrée dans le monde concret, l'on peut espérer que l'étude écopoéticienne permettra de donner une place aux enjeux environnementaux dans l'histoire littéraire.

NOTES

1. Alice Ferney, *Le Règne du vivant*, Arles, Actes Sud, 2014, p. 12.
2. Jean-Loup Trassard, *L'Homme des haies*, Paris, Gallimard, 2012, p. 159.
3. *Ibid.*, p. 220.
4. Maylis de Kerangal, *Naissance d'un pont*, Paris, Verticales, coll. « Folio », 2010, p. 63.
5. *Ibid.*, p. 133.
6. Michael Bess, *La France vert clair. Ecologie et modernité technologique 1960-2000*, trad. Chr. Jaquet, Seyssel, Champ Vallon, 2011 [2003].
7. Voir à ce sujet : Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Éditions Wildproject, 2015, p. 21-24.
8. Timothy Morton, *Ecology without Nature: Rethinking Environmental Aesthetics*, Cambridge, Harvard University Press, 2007.
9. Jean-Marie Gustave Le Clézio, propos recueillis par Lu Zhang, « Je pense que la littérature doit beaucoup à la terre », *Les Cahiers J.M.G. Le Clézio*, <Habiter la terre>, 2017, p. 164-165.
10. Pierre Gascar, *Les Sources*, Paris, Gallimard, 1975, p. 89-90.
11. *Ibid.*, p. 83.
12. Lawrence Buell, *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing and the Formation of American Culture*, Cambridge/London, Harvard University Press, 1995, p. 7-8, nous résumons.
13. Pour une comparaison détaillée entre l'écocritique et l'écopoétique françaises et francophones, voir : Rachel Bouvet, Stephanie Posthumus, « Eco- and Geo- Approaches in French and Francophone Literary Studies », in Hubert Zapf, *Handbook of Ecocriticism and Cultural Ecology*, Hubert Zapf éd., Berlin/Boston, Walter de Gruyter GmbH, 2016, p. 385-412.
14. Julien Gracq, *La Forme d'une ville*, Paris, José Corti, 1985, p. 126.
15. Walter Wagner, « Ecological Sensibility and the Experience of Nature in the Twentieth-Century French Literature of Jean Giono, Marguerite Yourcenar and Julien Gracq », *Ecozon@*, 5 (1), 2014, p. 180.
16. Pierre Gascar, *Pour le dire avec des fleurs*, Paris, Gallimard, 1988, p. 75.
17. Isabelle Sorente, *180 jours*, Paris, Grasset, 2013, p. 268.
18. Romain Gary, *Les Racines du ciel*, Paris, Gallimard, 1980, préface, p. 11.
19. Jean-Marie Gustave Le Clézio, *La Guerre*, Paris, Gallimard, 1970, p. 285.
20. *Ibid.*, p. 240.

21. Pour une analyse plus détaillée, voir Marina Salles, *Le Clézio : notre contemporain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.
 22. Jean-Marie Gustave Le Clézio, *La Fête chantée*, Paris, Gallimard, 1997, p. 10-11.
 23. Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, Paris, Aubier Montaigne, 1995, p. 173.
 24. Voir à ce sujet : Pierre Schoentjes, *op. cit.*, p. 212-226 ; Sara Buekens, « Pour que l'écologie supplante le nationalisme : l'esthétique de Pierre Gascar », *Revue critique de fiction française contemporaine*, 11, décembre 2015, p. 49-59.
 25. Alice Ferney, *Le Règne du vivant*, *op. cit.*, p. 71.
 26. Aurélien Bellanger, *L'Aménagement du territoire*, Paris, Gallimard, 2014, p. 188-189.
 27. « L'homme était un animal de surface. Ni l'exploration minière, ni l'essor du transport aérien, ni la conquête spatiale ou la construction de gratte-ciel ne parvenaient à projeter plus d'un faible pourcentage de la population humaine sur des orbites différentes de celle de son habitat primitif : une bande de quelques dizaines de mètres autour du niveau moyen des océans — bande que les hommes occupaient comme des solides impénétrables. » *Ibid.*, p. 143.
 28. Laurent Mauvignier, *Autour du monde*, Paris, Minuit, 2014, p. 75-76.
-

RÉSUMÉS

La problématique environnementale est restée discrète dans la critique littéraire française. Pourtant, au xx^e siècle un grand nombre d'écrivains de fiction se sont déjà intéressés aux problèmes écologiques, comme la pollution, la disparition des espèces et la menace nucléaire. Récemment s'est développée dans le monde francophone une discipline qui étudie la littérature dans ses rapports avec l'environnement naturel, l'écopoétique, qui s'intéresse à la littérature environnementale écrite en français. Etant donné qu'il s'agit d'une approche formelle, l'écopoétique permettra de voir dans quelle mesure une prise de conscience grandissante pour l'environnement dans la littérature conduit ponctuellement à des choix d'écriture différents et comment la problématique environnementale peut nous apporter des vues nouvelles sur les mutations caractérisant la littérature entre 1945 et 2017.

French contemporary literary criticism has left the environmental theme largely unexplored. However, throughout the 20th century, a large number of novelists had already espoused ecological problems such as pollution, the disappearance of species and the nuclear threat. Recently a discipline arose in the francophone world that studies the relationship between literature and the natural environment : *l'écopoétique*. Since this discipline concentrates on the formal analysis of texts, *l'écopoétique* will contribute in studying to what extent an ever growing environmental awareness can lead to a change in writing methods and how the environmental theme can provide new insights in the mutations that define literature between 1945 and 2017.

INDEX

Mots-clés : écopoétique, littérature environnementale, écologie, histoire littéraire

Keywords : ecopoetics, environmental literature, ecology, literary history

AUTEUR

SARA BUEKENS

Détentrice d'un Master en littérature et linguistique français-latin à l'Université de Gand et d'un Master 2 en littérature française à Paris (avec des cours à l'Université Paris IV – Sorbonne, l'EHESS et l'École normale supérieure), Sara Buekens rédige actuellement une thèse de doctorat à l'Université de Gand, sous la direction de Pierre Schoentjes. Elle étudie, à travers les auteurs français majeurs (1945-2016 : Gracq, Gary, Gascar, Trassard, Le Clézio et un choix d'œuvres contemporaines), la problématique environnementale dans une perspective écopoéticienne. Parmi ses publications, on retrouve : « Proximité avec la nature et jeu des genres littéraires : *L'Homme des haies* de Jean-Loup Trassard et *Naissance d'un pont* de Maylis de Kerangal », *Études littéraires*, 48.3, 2019, p. 21-36 ; « *L'usage du monde* : une sensibilité environnementale avant la lettre », *Roman 20-50*, hors série 8, 2018, p. 271-282 ; « Maylis de Kerangal répond aux questions de Sara Buekens », *Revue critique de fiction française contemporaine*, 14, 2017, p. 164-169 ; « Pour que l'écologie supplante le nationalisme : l'esthétique de Pierre Gascar », *Revue critique de fiction française contemporaine*, 11, 2015, p. 49-59.